



HAL
open science

La partialité des historiens : quelques réflexions sur la "Critique générale de l'Histoire du calvinisme" de Mr Maimbourg de Pierre Bayle

Gerhardt Stenger

► To cite this version:

Gerhardt Stenger. La partialité des historiens : quelques réflexions sur la "Critique générale de l'Histoire du calvinisme" de Mr Maimbourg de Pierre Bayle. Christian Zonza. Vérités de l'histoire et vérité du moi. Hommage à Jean Garapon, 18, Champion, pp.369-379, 2016, Colloques, congrès et conférences. Le classicisme. halshs-01677959

HAL Id: halshs-01677959

<https://shs.hal.science/halshs-01677959>

Submitted on 8 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vérités de l'histoire et vérité du moi

Hommage à Jean Garapon

Études réunies et présentées
par Christian Zonza



HONORÉ CHAMPION
PARIS

© 2016. Éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

LA PARTIALITÉ DES HISTORIENS : QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA
CRITIQUE GÉNÉRALE DE L'HISTOIRE DU CALVINISME DE

M^R MAIMBOURG DE PIERRE BAYLE

Gerhardt Stenger – Université de Nantes

L'on a cette incommodité à essayer dans la lecture des livres faits par des gens de parti et de cabale, que l'on n'y voit pas toujours la vérité. Les faits y sont déguisés, les raisons réciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ni avec une entière exactitude ; et, ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs et injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier qu'ils ne méritent ni le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ni le profond oubli où ils tombent lorsque, le feu et la division venant à s'éteindre, ils deviennent des almanachs de l'autre année.
(La Bruyère, *Les Caractères*, « Des ouvrages de l'esprit »)

Quelques mois après la publication de sa première œuvre, la *Lettre sur les comètes* (1682) qui reparut un an plus tard, remaniée et accrue, sous le titre *Pensées diverses sur la comète*, Bayle composa en une quinzaine de jours¹ sa *Critique générale de l'Histoire du calvinisme de M^r Maimbourg*, dont le succès fut tel qu'il fallut la rééditer dans l'année même et qu'elle fut brûlée en mars 1683 à Paris, mesure qui était ordinairement réservée aux ouvrages protestants particulièrement marquants. Le Père Louis Maimbourg (1610-1686), l'un des plus illustres historiens de son temps, fut un polémiste et pamphlétaire violent et excessif totalement acquis à Louis XIV. Sa défense publique et vigoureuse du roi dans le conflit qui l'opposait au pape Innocent XI lui valut d'être exclu de son ordre par le pape en 1681, mais Louis XIV lui octroya une pension et le droit de résider à l'abbaye Saint-Victor de Paris². Son *Histoire du calvinisme* parut en 1682 ; c'est un grand pamphlet contre les protestants en général et les huguenots

¹ C'est ce que l'auteur affirme lui-même dans la *Critique générale*. Nous citons le texte de Bayle d'après les *Œuvres diverses*, La Haye, 1727-1731. Ici t. II, p. 1.

² Sur les démêlés du Père Maimbourg, qui s'appelait Monsieur Maimbourg après son expulsion de la Compagnie de Jésus, voir la « Digression sur Monsieur Maimbourg » dans les *Nouvelles de la République des Lettres* de septembre 1686, dans *Œuvres diverses*, éd. citée, t. I, p. 641-642, et la *Critique générale*, p. 8-9. Voir enfin l'article *Maimbourg* du *Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, Leyde, La Haye, Utrecht, 1740, t. III, p. 283-285.

en particulier qui a joué son petit rôle dans la préparation de la révocation de l'édit de Nantes. Le ton en est donné dès les premières pages : « L'on y voit le calvinisme, c'est-à-dire le plus furieux et le plus terrible de tous les ennemis que la France ait jamais eus, celui qui l'a autrefois désolée par le fer et par le feu, donnée en proie à l'avarice et à la cruauté des étrangers, et réduite enfin aux dernières extrémités par la fureur des guerres civiles, par les révoltes tant de fois réitérées, et par les horribles excès de la rage et de l'impiété des premiers protestants de ce royaume³. » Le calvinisme est pour le P. Maimbourg une abomination dont la France a déjà beaucoup souffert et dont il faut la débarrasser. En présentant les calvinistes comme des rebelles sans foi ni loi, expliquera Bayle dans sa *Critique*, l'auteur justifiait l'intolérance à leur égard et faisait croire au roi que le calvinisme était déjà en voie de disparition et qu'il fallait, en quelque sorte, l'achever :

Mais la grande raison qui a fait que le Père Maimbourg a écrit l'*Histoire du calvinisme* avec des emportements si outrés, et si dignes d'un jeune déclamateur qui s'exerce sur les lieux communs de l'invective, la voici. C'est qu'il a vu la cour de France déterminée à ruiner le calvinisme en aussi peu de temps qu'il en mettrait à composer son *Histoire*. Il a donc cru qu'il fallait préparer l'apologie de toutes les violences que l'on emploierait pour venir à bout de ce grand dessein, et que pour bien faire cette apologie il fallait représenter les calvinistes sous les idées du monde les plus hideuses, toujours prêts à se révolter contre leurs légitimes souverains et à plonger leur patrie dans les plus lamentables désolations qui puissent être conçues par les âmes les plus enragées, les plus infernales, les plus sacrilèges ; que laisser vivre ces gens-là dans un État, c'est y nourrir les bêtes les plus féroces, les lions et les tigres les plus altérés de sang ; et qu'un prince qui aime la gloire de Dieu, et qui veut pourvoir à la sûreté de son royaume et à sa propre conservation, doit incessamment exterminer ces monstres, couper toutes les têtes de cette hydre formidable, écraser ces pestes infernales ennemies de Dieu et de l'État⁴.

³ *Histoire du calvinisme* par Monsieur Maimbourg. Troisième édition, Paris, Sébastien Mabre-Cramoisy, 1682, t. I, « Épître au roi » non paginée.

⁴ *Critique générale*, p. 9.

La *Critique générale* de Bayle rompt délibérément avec les habitudes de l'invective réactivées par les catholiques et les protestants la veille de la révocation de l'édit de Nantes et dont l'ouvrage du P. Maimbourg constitue un bon exemple ; Bayle y adopte et conserve presque toujours le ton modéré et courtois d'un homme de bonne compagnie. La controverse anticatholique n'est pas le seul, ni même le principal but de la réfutation de Bayle, très éloignée en cela de la réplique fort sectaire et agressive que son coreligionnaire Pierre Jurieu opposa de son côté au pamphlétaire ex-jésuite un an plus tard⁵. Pour répondre au P. Maimbourg, ce « moine de cour »⁶, Jurieu propose de comparer les crimes du papisme et les vertus du calvinisme : le lecteur impartial verra clairement de quel côté est la véritable religion, de quel côté est l'erreur. Dès les premières pages de son pamphlet, il annonce la couleur : « L'Église romaine accuse la religion protestante de s'être établie par le fer, par le feu et par toutes sortes de violences. La religion protestante non seulement nie ce fait, mais elle ajoute qu'il est étonnant que la religion romaine lui fasse une telle accusation : elle qui depuis cinq ou six cents ans s'est baignée dans le sang des martyrs de Jésus-Christ, et qui ne s'est conservée dans la domination qu'elle a usurpée, que par les armes, par le fer et par le feu qu'elle a portés dans les flancs de tous les États de l'Europe, et l'on peut dire du monde⁷. » Bayle, qui veut être lu et écouté avant tout par les catholiques, s'attache à rassurer le roi, que ses conseillers extrémistes veulent entraîner sur une pente dangereuse et fatale, sur le loyalisme indéfectible des protestants français. S'inspirant probablement de Pascal, la *Critique générale* se présente, sur le modèle des *Provinciales*, comme un recueil de

⁵ Voir son *Histoire du calvinisme et celle du papisme mises en parallèle, ou Apologie pour les réformateurs, pour la Réformation et pour les réformés, divisée en quatre parties, contre un libelle intitulé L'Histoire du calvinisme, par M' Maimbourg*, Rotterdam, Reinier Leers, 1683.

⁶ *Histoire du calvinisme et celle du papisme*, première partie, p. 6, 39, 46.

⁷ *Histoire du calvinisme et celle du papisme*, première partie, Préface non paginée. On sait que Jurieu s'opposa ouvertement au Roi-Soleil en soutenant Guillaume d'Orange et la révolte des Camisards dans les Cévennes. Voir Jean Hubac, « Tyrannie et tyrannicide selon Pierre Jurieu », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 152, 2006, p. 583-609.

lettres écrites à un gentilhomme campagnard du pays du Maine. Il ne fait cependant pas de doute qu'au-delà de ce gentilhomme campagnard de fiction, Bayle s'adresse à toute une collectivité : nous sommes à une époque où apparaît l'opinion publique, et Bayle est l'un des premiers à bien avoir compris l'intérêt de l'opinion publique, et à avoir joué sciemment avec elle.

Pour combattre le pamphlet odieux du P. Maimbourg écrit avec un zèle partisan afin de perpétuer les rancœurs et les haines contre les protestants français, Bayle choisit donc la tactique de vouloir démontrer au roi que les protestants français sont de fidèles sujets et qu'il n'y a pas lieu de les persécuter. Mais il réfute aussi son adversaire le sur le plan de l'histoire : c'est une polémique d'historien à historien. Bayle estime qu'il est impossible de se faire une idée plausible des guerres de religion à travers les historiens, catholiques ou protestants, qui en ont parlé, vu que sur un événement donné, on peut écrire deux histoires entièrement différentes :

Il n'est rien de plus aisé, quand on a beaucoup d'esprit et beaucoup d'expérience dans la profession d'auteur, que de faire une histoire satirique composée des mêmes faits qui ont servi à faire un éloge. Deux lignes supprimées, ou *pour* ou *contre*, dans l'exposition d'un fait sont capables de faire paraître un homme ou fort innocent ou fort coupable ; et comme, par la seule transposition de quelques mots, on peut faire d'un discours fort saint un discours impie, de même, par la seule transposition de quelques circonstances, l'on peut faire de l'action du monde la plus criminelle l'action la plus vertueuse. L'omission d'une circonstance, la supposition d'une autre que l'on coule adroitement en cinq ou six mots, un je ne sais quel tour que l'on donne aux choses, changent entièrement la qualité des actions. Cela paraît tous les jours dans le Barreau : il n'y a point des fait qui entre les mains de deux habiles avocats appointés contraires ne prennent des formes toutes différentes⁸.

Il est vrai qu'au moment où écrit Bayle, l'histoire des guerres de religion est on ne peut plus propre à nourrir le doute sur la possibilité d'une histoire exacte et objective. Incapables de faire taire leurs passions, les historiens des

⁸ *Critique générale*, p. 10.

deux camps procèdent le plus souvent à un arrangement et une interprétation de faits soigneusement choisis :

Quand je lis les histoires des guerres civiles du dernier siècle composées par nos auteurs, je trouve que les protestants de France n'étaient jamais dans leur tort. Mais quand je lis les mêmes guerres dans les historiens du parti contraire, surtout si ce sont des moines ou des ecclésiastiques, je me trouve transporté dans un autre pays où je ne me reconnais plus. Les premiers prétendent que les protestants n'ont jamais été les agresseurs ; qu'ils ont souffert mille insultes et mille supplices avant que de repousser la force par la force ; que jamais ils n'ont eu autre dessein que d'obtenir la permission de servir Dieu selon les lumières de leur conscience ; que l'obéissance à leur prince légitime a toujours été une chose sacrée et inviolable parmi eux ; et qu'ils ont seulement tâché de se dérober à la fureur de leurs ennemis, qui obsédaient le roi, ou d'empêcher que l'on ne renversât les lois fondamentales du royaume pour la succession à la couronne, lesquelles les catholiques avaient résolu de ruiner de fond en comble par la plus infâme et la plus détestable Ligue dont on ait jamais oui parler. Mais les moines renversent toute cette économie. Ce sont les huguenots (disent-ils) qui ont pris les armes les premiers ; ils ont conspiré contre la propre personne de nos rois, ils ont brûlé et saccagé tout le royaume avant qu'on leur eût fait la moindre chose ; ils ne faisaient point de démarches qu'avec les vues les plus horribles que l'on puisse concevoir ; les catholiques avaient toujours les meilleures intentions du monde ; pour des violences, ils en exerçaient fort peu dans les lieux où ils étaient les plus forts ; quelquefois l'insolence et l'impiété des hérétiques les armait [*sic*] d'une juste indignation, mais l'historien coule là-dessus en deux ou trois mots. La Saint-Barthélemy fut un acte de prudence nécessaire et légitime, pour prévenir l'amiral de Châtillon qui avait résolu de faire égorger tous les Catholiques⁹.

Lorsque Bayle compare les récits faits par les historiens protestants avec ceux des historiens catholiques, il affirme sans ambages que les deux camps écrivent avec le même parti pris. Mais lorsqu'on regarde de plus près, on s'aperçoit que Bayle introduit des différences qui nuancent son constat initial. Les historiens protestants, suggère-t-il, pratiquent ce qu'on pourrait appeler une historiographie défensive dans la mesure où ils *se défendent* surtout contre les

⁹ *Critique générale*, p. 10.

accusations des historiens catholiques : à les lire, ils ne furent jamais les agresseurs, ils voulurent toujours obéir à leur roi, et ainsi de suite. Les historiens catholiques, au contraire, pratiquent une historiographie offensive en *accablant* les protestants de tous les torts : c'est eux qui ont pris les armes les premiers, ils ont conspiré contre les rois, ils ont brûlé et saccagé tout le royaume (ce qui est, bien sûr, une exagération évidente). Bayle conclut que quand les historiens protestants déforment les faits, c'est, en quelque sorte, pour des raisons honorables : à cause des « préjugés » qui les aveuglent et « faute de discernement », à moins que ce soit afin de sauver l'honneur de leur religion. En revanche, les historiens catholiques taisent « malicieusement » certains faits dans le but exprès de charger les protestants et de les rendre haïssables. Autrement dit, du côté protestant, on se défend comme on peut, du côté catholique, on attaque sans scrupules.

Dès le début de la polémique contre l'*Histoire du calvinisme* du P. Maimbourg, Bayle a posé la question la plus essentielle à ses yeux : comment faire le tri entre les différents historiens ? Est-ce blanc bonnet et bonnet blanc ? Comment démasquer un auteur malveillant ? Le P. Maimbourg et ses pareils veulent réduire au silence l'adversaire : il savent d'avance ce qu'ils vont dire, ils choisissent donc les faits en fonction de la fin qu'ils recherchent ; ils remplacent la démonstration par l'injure et l'invective ; ils recherchent le sensationnel et dramatisent l'histoire ; ils utilisent des citations tronquées ou tirées de leur contexte ; ils pratiquent des omissions volontaires ; ils font des hypothèses sans fondement, etc¹⁰. Un journaliste, un historien, un savant peuvent prouver tout et son contraire, qu'ils soient de mauvaise foi ou non.

¹⁰ Signalons que Bayle a bien moins sévèrement jugé les œuvres historiques du P. Maimbourg dans l'article qu'il lui a consacré une douzaine d'années plus tard dans son *Dictionnaire* : « Je crois pouvoir dire qu'il avait un talent particulier pour cette sorte d'ouvrages. Il y répandait beaucoup d'agrément, et plusieurs traits vifs, et quantité d'instructions incidentes. Il y a peu d'historiens, parmi même ceux qui écrivent mieux que lui, et qui ont plus de savoir et d'exactitude que lui, qui aient l'adresse d'attacher le lecteur autant qu'il fait. » (t. III, p. 285, rem. D).

Un historien comme Tacite, qui agirait de mauvaise foi, ferait une vie de Louis XIV peu glorieuse sur les mêmes faits qui porteront au souverain degré de la gloire le nom de ce grand monarque ; et l'on peut dire qu'à l'égard de la réputation, toute la destinée des princes est entre les mains des historiens. Si cela est vrai à l'égard des historiens primitifs et contemporains, il n'est pas moins vrai que ceux qui longtemps après compilent une histoire de plusieurs recueils, la font plus ou moins avantageuse selon qu'il leur plaît de confondre adroitement l'ordre des actions, de passer sous silence certaines choses, d'en relever d'autres¹¹.

L'objectivité historique est chose impossible : un historien obéit le plus souvent à des partis pris idéologiques qui reflètent son appartenance à tel ou tel groupe et orientent nécessairement ses préférences ou ses haines. Cette soumission ne manque pas de déformer les faits en empêchant l'utilisation d'une raison critique qui compare les dates, qui confronte les textes et les auteurs, qui évalue le degré de passion ou d'ambition pour distinguer le vrai du faux. « Après cela, n'est-ce point peine perdue que de lire l'histoire ? », se demande Bayle :

Car si d'un côté le bon sens veut que je me défie d'un historien huguenot, et que je le soupçonne, ou de n'avoir pas pénétré les pernicious desseins de son parti, faute de discernement et à cause des préjugés qui l'aveuglent, ou de les avoir dissimulés afin de sauver l'honneur de sa religion ; de l'autre côté le même bon sens veut aussi que je me défie d'un historien de la communion romaine, et que je le soupçonne, ou d'avoir malicieusement tu certaines circonstances qui serviraient à la justification des huguenots, ou de leur avoir imputé fausement des choses qui les rendent haïssables, ou d'avoir cru par des jugements préoccupés que tout ce qui se faisait dans son parti était légitime, et qu'au contraire ceux qu'il regardait comme hérétiques n'étaient animés que d'un esprit de rage, de fureur, et d'impiété. S'il m'est permis à moi qui suis de la religion [réformée], de douter de la bonne foi d'un ministre qui écrit l'histoire, à plus forte raison me doit-il être permis de révoquer en doute la bonne foi d'un ecclésiastique séculier ou régulier. Bien entendu qu'un catholique se donne une semblable liberté, de douter un peu moins de la bonne foi d'un ecclésiastique que de celle d'un ministre. Vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas trop mal fondé de ne chercher dans l'histoire que l'esprit, les

¹¹ *Critique générale*, p. 10.

préjugés, les intérêts et le goût du parti dans lequel se rencontre l'historien¹².

Dans l'analyse des causes qui poussent l'historien à déformer le réel, Bayle insiste particulièrement sur le rôle de l'intention malveillante, ce qu'il appelle leur « filouterie ». Si le P. Maimbourg a écrit tant d'énormités, c'est parce qu'il l'a *voulu*, parce qu'il a agi par malveillance : « La passion est toute visible dans le livre dont il s'agit : un historien passionné n'est guère croyable¹³. » Certains historiens catholiques n'hésitent pas à recourir à une propagande mensongère visant à faire croire que la Saint-Barthélemy fut rendue nécessaire parce que ceux qui en furent les victimes se prépareraient à faire un massacre symétrique. Eu égard au véritable rapport de forces entre catholiques et protestants, cette insinuation n'est pas moins aberrante que la fameuse thèse du complot sioniste lancée par les nazis pour justifier le génocide des Juifs, prétendant que le peuple allemand était en situation d'autodéfense légitime face aux machinations de la « juiverie » internationale¹⁴.

Dans ce contexte, il faut se demander si Bayle lui-même n'a pas été victime de son animosité vis-à-vis du P. Maimbourg. En effet, on ne lit rien de tel

¹² *Critique générale*, p. 11.

¹³ *Ibid.* Déjà Naudé avait déploré que « tous les historiens, réservé ceux qui sont parfaitement héroïques, ne nous représentent jamais les choses pures, mais les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur veulent faire prendre, et pour donner crédit à leur jugement et y attirer les autres, prêtent volontiers de ce côté à la matière, l'allongent et l'amplifient, la biaisent et la déguisent suivant qu'ils le jugent à propos. » (*Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie*, La Haye, Adrain Vlac, 1653, p. 18).

¹⁴ On se souvient comment Hitler avait justifié ses intentions guerrières devant le *Reichstag* le 30 janvier 1939 en affirmant : « Je veux aujourd'hui de nouveau être prophète : si la juiverie financière internationale parvient en Europe et en dehors à précipiter encore une fois les peuples dans une guerre mondiale, le résultat n'en sera pas la bolchevisation de la terre et donc la victoire de la juiverie mais la destruction de la race juive en Europe ». Même idée chez Céline, dans une langue plus verte : « Les 15 millions de juifs enculeront les 500 millions d'Aryens. » (*Bagatelles pour un massacre*, Paris, Denoël, 1937, p. 127). Dans ses trois écrits tristement célèbres, Céline a essayé de démontrer que les Juifs voulaient dominer, maltraiter et exterminer d'innocents Aryens ; il a laissé entendre qu'en se défendant contre de tels monstres, les Aryens n'avaient nul besoin de se sentir coupables de réagir comme eux. Par ce tour de passe-passe, l'antisémitisme est devenu une sorte d'autodéfense et non une agression injustifiée.

au sujet de la Saint-Barthélemy dans l'*Histoire du calvinisme*, qui accable bien plutôt Charles IX et son entourage : « Comme le roi, qui avait alors vingt-et-un ans, était d'un naturel impétueux, colère, vindicatif et très sévère, ce qui venait de son tempérament atrabilaire et de la mauvaise éducation qu'il avait eue ; [...] on n'eut pas de peine à lui persuader qu'on ne devait point garder la foi promise par un traité, quelque solennel qu'il pût être, à celui qui l'avait violée le premier par un si horrible attentat contre la personne sacrée de son roi ; à un homme qui avait mis le feu aux quatre coins du royaume par tant de révoltes [...] ; qu'il fallait prévenir un si méchant homme et assurer le salut du royaume par la perte de cet ennemi déclaré de Dieu et du roi, et de ce chef perpétuel des rebelles qui avait si horriblement défiguré la France par la fureur des guerres civiles dont il était l'auteur. » Maimbourg ajoute qu'on voulait seulement se débarrasser de l'amiral Châtillon (c'est-à-dire Coligny), mais « d'en faire un massacre général, comme on fit deux ans après, c'est à quoi l'on ne pensa pas alors ; et ce ne fut que sur le champ et par un accident imprévu que l'on prit une si cruelle résolution, seulement deux jours avant qu'elle fût exécutée¹⁵. » Pour animer les soldats au massacre lors de la Saint-Barthélemy, rapporte Maimbourg, on leur faisait croire « qu'on avait découvert l'horrible conspiration que les huguenots avaient faite contre la personne du roi, contre celle de la reine sa mère et des princes, sans en excepter même le roi de Navarre, pour détruire la monarchie et la religion ; que le roi voulant prévenir un si exécrationnel attentat, leur commandait de faire main basse sur tous ces maudits hérétiques rebelles à Dieu et au roi, sans qu'on épargnât un seul »¹⁶. On ne peut s'empêcher de penser que Bayle avait bien ces deux passages devant les yeux quand il formula son terrible accusation contre les historiens catholiques, mais il était alors de mauvaise foi.

La partialité est donc un défaut qui entraîne parfois les meilleurs esprits. Mais les historiens n'écrivent pas seulement pour satisfaire leur intérêt person-

¹⁵ *Op. cit.*, t. II, p. 316-318.

¹⁶ *Ibid.*, p. 342.

nel ou pour servir les intérêts de leur parti, de leurs factions ou de leur nation. Bayle dénonce aussi et surtout les préjugés, les « jugements préoccupés », c'est-à-dire tout ce qui se passe dans l'historien en dehors de sa conscience claire. Les mensonges sont loin d'être tous des impostures : moins que sa mauvaise foi, c'est tout d'abord le filtre catholique qui a empêché le P. Maimbourg d'écrire une histoire objective. Comme Bayle l'écrira plus tard dans l'article *Pellisson* : « Je ne sais même si l'on ne pourrait pas assurer que les obstacles d'un bon examen ne viennent pas tant de ce que l'esprit est vide de science, que de ce qu'il est plein de préjugés¹⁷ ». Quand on est juge et partie, comme dans les controverses religieuses en particulier, il est presque impossible, déplore-t-il, de juger sainement : « Dans les disputes de religion, chacun est juge et partie, car on n'examine point les raisons de son adversaire après s'être revêtu d'un esprit sceptique et pyrrhonien : on croirait commettre un crime si l'on se mettait en cet état. On examine donc étant bien persuadé que la religion que l'on professe est la seule véritable. [...] Trois probabilités du côté de notre préoccupation prévalent sur dix ou douze de l'autre côté »¹⁸.

L'idéal de Bayle est évidemment à l'opposé de celui du P. Maimbourg. L'historien doit constamment être en garde contre ses propres préjugés, il doit s'efforcer à un maximum d'objectivité en prenant distance par rapport à son objet et en substituant le bon sens à la passion. On l'a vu : Bayle veut dépassionner l'histoire, il refuse d'opposer à son adversaire un esprit guerrier et agressif. C'est qu'il y a dans l'agressivité quelque chose de vulgaire, d'inutilement dangereux, qui dessert l'agresseur et donne des armes à l'agressé. En bon sceptique, Bayle tient qu'on ne peut jamais connaître la vérité historique, même si, Béatrice Guyon l'a rappelé, on ne saurait réduire la position de Bayle au pyrrhonisme

¹⁷ *Dictionnaire historique et critique*, t. III, p. 643.

¹⁸ *Ibid.*, rem. E. Voir aussi ce passage savoureux tiré des *Pensées diverses sur la comète* : « Or de vouloir que des personnes zélées pour la religion examinent mûrement, équitablement, exactement le parti contraire, c'est prétendre que l'on peut être bon juge entre deux femmes de l'une desquelles l'on est amoureux » (*Œuvres diverses*, éd. citée, t. III, p. 215).

historique¹⁹. L'intérêt de l'histoire, estime-t-il, réside moins dans les événements que dans la manière dont les hommes ont rendu compte des événements. Cette science n'a même qu'une seule utilité, celle de nous renseigner sur les différentes opinions, c'est-à-dire sur les préjugés des historiens : « l'on est fort simple lorsqu'on étudie l'histoire, avec l'espérance de découvrir ce qui s'est passé. C'est bien assez que l'on sache ce qu'en ont dit telles ou telles personnes, et ce n'est pas tant l'histoire des faits que l'on doit chercher, que l'histoire des opinions et des relations »²⁰. On ne connaîtra jamais tous les faits, mais on peut faire la critique des présupposés et des préjugés des historiens qui les rapportent, attitude qui est le fondement même de l'entreprise du *Dictionnaire historique et critique*. Dans la *Critique générale*, Bayle se réclame expressément du scepticisme de La Mothe Le Vayer, qui accusait de partialité les historiens romains et carthaginois des guerres puniques : « la raison des conseils, les moyens tenus en l'exécution, et les circonstances de toutes ces choses, seraient représentées bien différemment selon le génie particulier de chaque écrivain qui ferait son possible pour mettre le tort du côté de ses ennemis »²¹. Bayle, quant à lui, estime qu'on peut aller plus loin : « J'avoue encore qu'en examinant l'enchaînement de plusieurs faits, en considérant le génie des acteurs, en pesant toutes les circonstances, en comparant ensemble ce qui a été dit par les uns et par les autres, on peut éclaircir bien des choses, découvrir bien des impostures, réfuter bien des calomnies. Mais en ces choses-là, Monsieur, soyez assuré que l'historien qui a le plus d'esprit, est ordinairement celui dont la cause paraît la meilleure, et qu'il est bien malaisé de parvenir jusqu'à l'évidence »²². Dans le cas des guerres de religion, les catholiques étaient probablement dans leur tort... du moins quand on songe à la « filouterie » (*dixit* Bayle) dont leurs historiens ont fait preuve : « il n'y a point de

¹⁹ Voir B. Guyon, *Du bon usage de l'histoire. Histoire, morale et politique à l'âge classique*, Paris, Champion, 2008, p. 518-531.

²⁰ *Nouvelles de la République des Lettres*, janvier 1686, dans *Œuvres diverses*, t. I, p. 462.

²¹ *Discours sur l'histoire*, dans *Œuvres*, Paris, Jean Guignard, 1684, t. I, p. 270. Passage cité dans la *Critique générale*, p. 13.

²² *Critique générale*, p. 12.

filouterie plus grande, que celle qui se peut exercer sur les monuments historiques, quand on a autant d'esprit et de routine que Monsieur Maimbourg, si bien qu'ayant entrepris l'*Histoire du calvinisme* uniquement afin de nous charger de la haine et de l'exécration publique, et de justifier, et fomenter le dessein qu'on a inspiré au roi de nous perdre, il ne faut pas s'étonner, qu'il nous ait accommodés comme il a fait »²³.

Voilà peut-être la leçon la plus forte de la *Critique générale de l'Histoire du calvinisme de M^r Maimbourg*. Toute information a pour base la perception des faits, de la « réalité ». Bayle montre que cette perception n'est jamais neutre, objective ou innocente, qu'elle est commandée par des convictions, par des pré-supposés, des préjugés, brefs par certains mécanismes psychologiques qui, sans être nécessairement radicalement inconscients, n'ont rien de concerté : ils interviennent spontanément, pour peu que l'informateur ne mette pas la plus grande vigilance à les contrecarrer. Souvenons-nous que le mot « informer » signifie tout d'abord « donner forme à quelque chose » : l'informateur donne une certaine forme aux faits qu'il transmet, autrement dit l'information est formatée par le travail conscient ou inconscient de celui qui la transmet. Il ne s'agit pas d'un simple codage mais d'une information-déformation voire information-désinformation à laquelle il est peut-être impossible d'échapper. Pour se prémunir contre le danger inhérent à toute information, Bayle a préconisé le remède : il faut s'exercer à « fortifier son jugement contre la coutume que l'on a de lire sans attention, et de croire sans examen »²⁴.

²³ *Critique générale*, p. 10. Ajoutons que ce qui est vrai pour le père Maimbourg l'est également pour Jurieu, qui compare, dans son *Histoire du calvinisme et celle du papisme*, les « crimes » du dernier et les « vertus » du premier avec la même agressivité et la même partialité excessive.

²⁴ Rem. A de l'article *Horace* du *Dictionnaire historique et critique*, éd. citée, t. II, p. 790.

Si le rôle dévolu à l'histoire est de dire le vrai, qu'en est-il lorsque le véhicule de cette histoire est un récit factuel à la première personne ou un support fictionnel ? Telle semble être la question principale sous laquelle peuvent se ranger les trente-neuf études qui viennent ainsi rendre hommage à Jean Garapon, spécialiste de Mademoiselle de Montpensier et des mémorialistes. Par-delà la diversité des genres étudiés – mémoires, lettres, récits viatiques, essais, traductions, théâtre, roman, nouvelle et poésie – se dessine l'idée d'une porosité des frontières, riche de sens, entre la fiction et l'histoire. La littéarité se met au service d'un discours de vérité, pour lui donner toute son efficacité. Le flou générique qui en résulte dit bien les difficultés d'un moi en quête d'identité et la difficulté des êtres réels ou de fiction à s'insérer dans l'histoire. Qu'il soit prisonnier des événements ou au contraire libéré des contraintes historiques, qu'il cherche l'altérité pour mieux se dire et s'élever vers une image idéale, le sujet tente d'exister et la question se pose de façon encore plus cruciale pour les femmes, largement représentées dans cet ouvrage. On les voit, épouses et mères, reines et princesses, cherchant, dans la vérité de l'écriture factuelle ou dans l'action fictionnelle, un peu du pouvoir que l'histoire leur a ôté.